

« Va François, et répare ma maison »

Intervention de Michel Sauquet, Notre Dame d'Espérance – 29 novembre 2022

« Va, François, et répare ma maison qui, tu le vois tombe en ruines... » Cet appel du Christ, saint François d'Assise l'a entendu un jour au début du XIII^e siècle alors qu'il priait devant le crucifix d'une petite église des environs d'Assise.

Beaucoup d'entre vous connaissent l'histoire de François d'Assise, fils d'un riche drapier, né avec une cuiller d'argent dans la bouche, joyeux fêtard au temps de sa jeunesse fougueuse, élu « roi » de la jeunesse de la ville, avant qu'une maladie et une série de conversions l'amènent à renoncer définitivement à la fortune familiale et à se faire pauvre parmi les pauvres.

Lorsque l'appel du Christ lui parvient, il le prend d'abord au premier degré : il se fait pour cela maçon, assembleur de pierres (l'église était en effet dans un sale état !) et même charpenter : pour rassembler l'argent nécessaire, il va faire main basse sur les étoffes de la maison paternelle et va les vendre, avec son cheval, à un marché voisin, puis rapporte les fonds au curé de la chapelle en ruines ce qui va mettre son père en fureur et l'amener à le déshériter.

Mais François comprend vite que c'est *l'institution* Église qu'il faut réparer, et il décide de le faire de l'intérieur plutôt que d'en claquer la porte (comme c'est peut-être parfois le cas pour certains d'entre nous à l'heure actuelle !)

On aurait pourtant pu comprendre qu'il ait eu cette tentation, car il est probable que l'église omnipotente du XIII^e siècle n'était pas beaucoup plus vertueuse que l'église que nous formons tous aujourd'hui. C'était pour une large part une Église dépravée, minée par le goût du luxe, obsédée par le pouvoir.

Et pourtant, François fait le choix de rester dans l'Église, au prix d'un certain acharnement. Quand, rejoint par de nombreux compagnons, il se résout à fonder un ordre mendiant, celui des frères mineurs (chose à laquelle il n'avait jamais songé auparavant), il se présente presque en haillons devant le pape Innocent III pour obtenir l'agrément de sa Règle. Le pape, d'abord incommodé par l'obstination de François, lui demande d'aller « rejoindre ses frères les cochons » pour leur prêcher quelque chose, ce qu'il fait vraiment, avant de revenir au souverain pontife couvert de fange. Impressionné par tant de simplicité et d'humilité, ce dernier finit par lui donner son autorisation.

Et puis il y a cet acharnement à respecter les prêtres, quels que soient leurs manques et leurs vices. François fait là preuve d'une capacité de recul extraordinaire en ne s'en tenant pas aux aspects les plus critiquables des prêtres, mais en voyant en eux, avant tout, l'essentiel : la mission pour laquelle ils ont été consacrés. Dans son testament, lui qui n'était pas prêtre lui-même (il était diacre) écrit :

Le Seigneur m'a donné, à cause de leur caractère sacerdotal, une si grande foi aux prêtres que, même s'ils me persécutaient, c'est à eux malgré tout que je veux avoir recours. S'il m'arrivait de rencontrer de pauvres petits prêtres vivant dans le péché, je ne veux pas prêcher dans leurs paroisses s'ils m'en refusent l'autorisation. Je veux les respecter, les aimer et les honorer, je ne veux pas considérer en eux le péché ; car c'est le Fils de Dieu que je discerne en eux, et ils sont réellement mes seigneurs. Si je fais cela, c'est parce que, du très haut Fils de Dieu, je ne vois rien de sensible en ce monde, si ce n'est son Corps et son Sang très saints, que les prêtres reçoivent et dont ils sont les seuls ministres.

« Et ils sont réellement mes seigneurs » ? Vous me direz : c'est du cléricisme ! Non, car d'un autre côté le saint plaide pour une fraternité *horizontale* au sein de son ordre (mais je pense qu'il rêvait aussi d'une plus grande horizontalité au sein de l'Église en général). Dans sa première Règle, il demande que « *nul ne soit appelé "prieur", mais que tous soient, indistinctement, appelés "frères mineurs". Et qu'ils se lavent l'un l'autre les pieds.* » Ce qui rejoint d'ailleurs un texte conciliaire, *Lumen Gentium* où l'on peut lire : « *Même si certains, par la volonté du Christ, sont institués docteurs, dispensateurs des mystères et pasteurs pour le bien des autres, cependant, quant à la dignité et à l'activité commune à tous les fidèles dans l'édification du Corps du Christ, il règne entre tous une véritable égalité.* » Quelle actualité !

Comment nous inspirer aujourd'hui de l'héritage de saint François pour repenser, réorienter notre Église ? La spiritualité franciscaine nous apporte des pistes pour aller aujourd'hui d'abord vers une Église d'ouverture, ensuite vers une Église sobre, humble et fraternelle, et enfin vers une Église joyeuse et émerveillée. Et je vous propose de réfléchir, à partir du saint d'Assise, à ces trois caractéristiques qui sont peut-être trop idéales, mais que nous pouvons considérer comme des boussoles dans notre chemin actuel de synodalité.

Pour une Église d'ouverture

François nous aide, d'abord, à construire une Église d'ouverture, qui aille davantage, comme nous y incite notre pape actuel, à aller vers les périphéries, vers ceux qui, peut-être, ne nous ressemblent pas. Pour voir comment cela peut se faire, je vous propose de rappeler trois petites histoires de la vie du saint, qui sont évidemment très anciennes, mais aussi très instructives aujourd'hui.

D'abord l'histoire d'un grand méchant loup : le « loup de Gubbio ». C'est l'une des anecdotes les plus connues du recueil des *Fioretti*, qui nous renvoie à notre propre société, avec ses peurs et son indécrottable méfiance à l'égard de la différence, y compris au sein de l'Église. Un loup sème la terreur parmi les habitants de la ville de Gubbio dans les environs d'Assise. Attristé de voir la peur de ces gens, François prend son courage à deux mains, et, tandis que les habitants sont montés en haut des murs de la ville pour assister au massacre, il va au-devant de l'animal enragé, crucifix à la main, le regarde avec fermeté mais humanité, commence par l'appeler « frère », l'engueule un peu quand même, analyse l'origine du problème, et conclut un pacte avec lui « *Frère loup, je te promets de te faire donner toujours ce qu'il te faut, tant que tu vivras, par les habitants de cette ville, et ainsi tu ne pâtiras de la faim, car je sais bien que c'est la faim qui t'a fait commettre tout cela.* »

Le message est clair : le loup n'est pas naturellement mauvais, il a faim, c'est tout, il fallait y penser : bel exemple chez le saint d'une véritable intelligence de l'autre différent, qui a ses raisons que notre raison ignore trop souvent. Dans cet effort de construction de la paix, il y a une condition : la justice. Le frère Bernard Forthomme disait fort à propos : « *aucune alliance n'est scellée si cette question de la faim et de l'injustice n'est pas réglée* », ce qui peut nous interpeller aujourd'hui en tant que chrétiens !

Ce qui est magnifique dans cette histoire, c'est aussi ce qui se passe *après* qu'ait été conclu le traité de paix avec le loup. L'animal, qualifié de « frère », n'est plus stigmatisé, il est carrément intégré, adopté par la population de Gubbio : non point « assimilé » – il n'a rien perdu de son aspect de loup – mais il est accueilli et nourri. Il devient même la mascotte de la ville où il vit pendant deux ans avant de mourir dans la peine générale.

Une des leçons de cette histoire, c'est que la différence est loin d'être toujours un problème ; elle peut devenir comme jubilatoire, objet d'attention affectueuse et joyeuse.

Une deuxième anecdote concerne le rapport de François d'Assise aux brigands, ces brigands de grand chemin qui sont le quotidien de l'Italie rurale d'alors (tout comme les bandes rivales peuvent être le quotidien de nos banlieues). Un jour, François est interrogé par ses frères sur l'attitude à adopter lorsque des brigands se présentent à leur porte de façon agressive pour mendier de la nourriture. Réaction instinctive des frères : se barricader. Or François leur donne un *modus operandi* tout à fait différent : si les brigands sont si dangereux, si détestables, raison de plus pour leur donner le meilleur :

« Allez, procurez-vous du bon pain et du bon vin, apportez-les dans la forêt en disant : Frères brigands ! Venez à nous car nous sommes des frères. Eux viendront aussitôt à vous : vous, étendez une nappe par terre et posez dessus le pain et le vin ; vous les servirez humblement et avec joie pdt qu'ils mangent. Et eux, à cause de l'humilité et de la charité que vous leur avez témoignées, ils vous promettent aussitôt de changer de comportement. Le lendemain, ajoutez au pain et au vin des œufs et du fromage ; apportez-les leur pareillement et servez-les pendant qu'ils mangent. Et le seigneur leur inspirera de se convertir grâce à votre humilité et à la charité que vs leur avez témoignée. »

Grands vins, nappe à carreaux, fromages fins, et le service de la table par-dessus le marché, voilà l'alternative que propose saint François aux menottes, au panier à salade et à la garde à vue. Impressionnant ! Cela me rappelle ce que m'avait rapporté un ami, du mouvement ATD Quart Monde qui, dans le cadre d'une « semaine de l'avenir partagé », avait invité un très grand violoniste, Ivry Gitlis, pour venir jouer au milieu des caravanes et des huttes de fortune. Au début, c'est le joyeux bazar, on essaie de faire taire les enfants et les ados qui chahutent mais peu à peu ils se calment, tendent l'oreille, et le silence se fait autour de la musique. Au retour, dans la voiture, le concertiste fond presque en larmes : « *Quand j'étais devant ces familles et quand je voyais leurs yeux, je me suis dit "quel minable je suis : pourquoi être venu avec un violon de répétition ? De quoi avais-je peur ? J'aurais bien mieux fait de venir avec mon violon de concert : ils ont le droit d'avoir le meilleur".* » Est-ce que notre Église, dans son action caritative, a vraiment ce souci d'aller au-delà de la satisfaction des besoins de base, pour donner *le meilleur* aux personnes les plus fragiles ?

Enfin, un troisième épisode de la vie de saint François peut nous donner à réfléchir sur les liens de notre Église avec les autres religions, c'est la fameuse rencontre avec le sultan de Damiette en Égypte, dont nous avons célébré il y a trois ans le 800^{ème} anniversaire. Nous sommes en 1219, saint François, en pleine croisade, traverse les lignes ennemies en compagnie d'un frère au nom prédestiné (frère Illuminé !) et parvient, sans se faire égorger, à rencontrer le sultan. Ceci à une époque où ce type de dialogue, le premier du genre pour les chrétiens, était jugé tout simplement impossible : tout n'incitait alors qu'au mépris et à la haine des musulmans, au point que même le pape Innocent III écrit dans une bulle de 1213 : « *un fils de perdition, le pseudo-prophète Mahomet, s'est levé. Par des incitations terrestres et des plaisirs charnels, il a détourné maintes gens de la vérité. Sa perfidie a prospéré jusqu'à ce jour.* »

Qu'est-ce que cherchait François ? Soit convertir le chef des musulmans, soit gagner le martyr. Mais choses ne se passent pas du tout comme il l'avait imaginé. Voyant arriver cet homme doux, sans armes, malade et pauvrement vêtu, le sultan commence par le faire soigner, puis tous deux engagent pendant plusieurs jours un dialogue au cours duquel la méfiance et les préjugés sur la religion de l'autre tombent peu à peu, où l'on s'écoute, se respecte, se découvre. Ils se quittent bons amis, aucun n'a converti

l'autre, mais une piste, un état d'esprit nous est légué pour repenser le dialogue interreligieux au XXI^e siècle, la piste du dialogue sans préjugés. Et dans la *douceur*.

Parce qu'à peu près au même moment, cinq frères franciscains pratiquent exactement l'inverse, en allant haranguer et insulter les musulmans en Espagne puis au Maroc, espérant les convertir par l'injure, ce qui pour le coup leur vaudra d'être décapités. Ils pensaient avoir le courage de l'agression, de l'imprécation, là où François a eu le courage, beaucoup plus efficace de la douceur.

Il y a là quelque chose d'important pour nous qui sommes si doués pour monter au créneau chaque fois que nous réprouvons une attitude, une manière de croire, de célébrer, y compris dans notre propre Église... Commentant la rencontre av. le sultan, le franciscain Gwénolé Jussset écrit : « *il ne s'agit nullement de se mépriser et de canoniser celui d'en face, mais de traverser la rue et de lui serrer la main en espérant un partage* ».

Ce « traverser la rue » me renvoie à l'idée du « geste fraternel » raconté par une amie laïque franciscaine :

« Quand je suis dans la rue, perdue, ne trouvant pas mon chemin, ce qui m'arrive souvent, mon réflexe est d'aller vers la personne qui me ressemble le plus, parce que je pense que c'est elle qui sera à même de mieux me renseigner. Mais depuis quelque temps, j'ai pris l'habitude de faire le contraire. S'il y a de l'autre côté de la rue, un jeune sans abri, ou une personne qui paraît un peu malade, ou très âgée, ou épuisée, ou même apparemment rebutante, je traverse, et je lui demande mon chemin. La plupart du temps, cette personne est tout aussi capable de me renseigner que les gens qui paraissent proches de moi, et de surcroît, parfois, elle est étonnée et heureuse que l'on s'adresse à elle, à qui d'habitude on ne demande rien... »

Pour une Église sobre, humble et fraternelle

La spiritualité franciscaine repose sur quatre vertus que les franciscains essaient tant bien que mal de pratiquer : pauvreté, humilité, minorité et fraternité.

Sur la pauvreté, je ne pense pas personnellement que l'on puisse reprocher aujourd'hui à l'Église française d'être *riche*. Certes personne n'emboîte aujourd'hui le pas à saint François (le « Petit Pauvre », *Poverello*) dans son choix radical de pauvreté, lui qui demandait de ne pas toucher à l'argent de ses mains, et qui le considérait même comme de l'ordure... Ce serait aujourd'hui une utopie. En revanche, ce que sur quoi François ne cesse d'insister dans tous ses écrits, c'est que tous les biens nous viennent du Seigneur, et que par conséquent nous devons nous considérer non comme *propriétaires*, mais comme *gestionnaires* des biens que nous avons en main. Gestionnaires : ça change tout !

Gestionnaires des biens mais aussi, comme nous le rappelle le pape François dans *Laudato si'*, gestionnaires de l'avenir de la planète, contributeurs du bien commun. Et ici, la spiritualité franciscaine met l'accent sur un mot qui faisait un peu sourire il y a quelques années, mais qui est aujourd'hui au centre du discours public : la sobriété.

J'ai eu récemment l'occasion d'interviewer un certain nombre de laïcs franciscains sur la façon dont, dans la foulée du message de saint François, ils tentaient de mettre cette sobriété en pratique, comment, en somme, ils tentaient de retourner à l'essentiel avec le *Poverello*. Ce que j'ai entendu, de la part de beaucoup d'entre eux, c'est que la sobriété peut rendre libre, simple et heureux ; que l'on peut partager, y compris son logement, changer ses habitudes, faire différence entre besoins et caprice, lutter contre

le gaspillage et la tyrannie de l'immédiateté, appliquer le principe de « non puissance » proposé par le sociologue protestant Jacques Ellul : ce n'est pas parce que je *peux* faire quelque chose, ou m'offrir quelque chose, que je *dois* le faire.

Entrer dans cette démarche d'écologie intégrale proposée par le pape François, c'est aussi comprendre que la sobriété n'est pas qu'un moyen de lutter contre le réchauffement climatique et de prendre soin de la planète. C'est aussi lié à la volonté de *vivre simplement pour que simplement chacun puisse vivre*. Car notre boulimie consommatrice en Europe est aussi une boulimie prédatrice pour les pays les plus pauvres (industrie textile, exploitation des enfants en Afrique pour extraire les matériaux nécessaires à nos smartphones, etc.)

Il ne s'agit pas seulement pour nous, pour notre Église, de changements de comportements *individuels*, mais aussi d'une démarche *collective*. Le label « Église verte » est une de ces formes d'action collective, mais il y en a beaucoup d'autres. Le renouvellement de notre Église ne passe-t-il pas aujourd'hui par une conversion, un comportement éthique collectif, clercs et laïcs ensemble ? Comportement éthique, évidemment dans le domaine de la lutte contre abus sexuels et le respect des personnes, absolument primordial, mais notre sidération face aux abus de quelques-uns ne doit pas nous faire négliger le reste de nos responsabilités d'église : responsabilité éthique, respect du bien commun sobriété dans nos modes de vie, non-exploitation des plus fragiles par des comportements de consommateurs irresponsables...

Un dernier mot sur la sobriété : quand on lit les biographies de François d'Assise, on se rend compte que ce qui lui a amené des frères, de très nombreux frères au sein de l'Ordre naissant, c'est le désir profond d'une partie de la jeunesse locale d'adopter un mode de vie alternatif à celui d'un univers asservi au gain et à la réussite sociale. Est-ce qu'aujourd'hui, une partie de la jeunesse française ne procède pas du même mouvement ? Pensons à tous ces jeunes, venant ou non des grandes écoles, qui décident de sortir du système compétitif et lucratif qu'ils se voient proposer, de le dénoncer même, lors de la remise de leurs diplômes, pour choisir des métiers et des engagements sociaux plus conformes à leurs valeurs. Jeunes ou moins jeunes, d'ailleurs : aujourd'hui, on constate que de très nombreux cadres, ingénieurs, renoncent à poursuivre une « carrière » pourtant « prometteuse », et « bifurquent », se lancent dans des activités sociales, dans entreprises de proximité, artisanales, agricoles, dans l'économie sociale et solidaire, etc., et s'en trouvent bien ainsi. Encourageant !

En renonçant à un certain statut social supposé brillant, ces « bifurqueurs » nous mettent sur la voie de deux autres attitudes franciscaines essentielles, l'*humilité* et la *minorité*.

S'il est difficile de lâcher prise sur la possession de biens matériels, il est parfois encore plus difficile de se déposséder de son *ego*, de sa place dans la société. La sobriété à quoi nous invitent les deux encycliques *Laudato si'* et *Fratelli Tutti* est aussi une *sobriété de l'ego*, un détachement à l'égard de la réussite, du statut social. Dans l'une de ses admonitions, saint François avait, par rapport à cela, des mots à la fois très durs et passablement ironiques :

Il y en a beaucoup qui sont férus de prières et d'offices, et qui infligent à leur corps de fréquentes mortification et abstinences. Mais pour un mot qui leur semble un affront ou une injustice envers leur cher « moi », les voilà aussitôt qui se scandalisent et perdent la paix de l'âme. Ceux-là n'ont pas le véritable esprit de pauvreté.

En quoi cela constitue-t-il une piste pour la refondation de notre Église aujourd'hui ? François insistait beaucoup sur l'appellation de « frères mineurs » qu'il a voulu pour son ordre. Être mineur, ce n'est pas se dévaloriser : ni « minus » ni « masos », mais ne pas se croire au-dessus des autres. Le frère capucin Pascal Aude caractérisait la minorité comme « *une volonté de supporter les tribulations de nos désaccords et de nos incompréhensions, d'admirer le singulier, l'inouï de nos expressions de foi, ici et maintenant, de se tenir librement sur le chemin de la relation à l'autre, aussi escarpé soit-il, dans ce dénivelé qui fait que son visage me surplombe toujours et m'entraîne à aimer* ».

Le « dénivelé », c'est précisément l'inverse de l'éminence (de « son Éminence »...) Cette posture d'humilité, cette affirmation que nous ne sommes pas meilleurs, pas plus grands que les autres, n'est-elle pas aussi une piste pour reconstruire notre Église ? Est-ce que les titres honorifiques y sont vraiment indispensables ? Est-ce que l'appellation de « Monseigneur » pour nos frères évêques, ou de « Sa sainteté » pour notre pape sont vraiment nécessaires ? Et même trouverions-nous une alternative à ce mot « père » attribué à nos prêtres (Mt 13 : « n'appellez personne votre père sur la terre ») ?

La minorité, c'est aussi le souci que nous pouvons avoir de ne pas chercher à briller en société. Il existe un autre épisode de la vie de François d'Assise qui m'a toujours impressionné : la « prédication par la cendre ». Pressé, contre son gré, d'aller prêcher chez les sœurs de sainte Claire qui attendent sa venue et surtout ses paroles avec vénération, François a un comportement pour le moins déconcertant :

Comme les dames avaient été convoquées selon l'habitude, pour entendre la parole de Dieu, mais non moins pour voir le père, lui-même leva les yeux au ciel et se met à prier le Christ. Ensuite, il ordonne qu'on lui apporte de la cendre, avec laquelle il fit un cercle autour de lui sur le dallage, et il plaça le reste sur sa propre tête. Comme elles attendaient après lui et que le bienheureux demeurait en silence, une grande stupeur naît en leur cœur. Soudain, le saint se lève et, à leur étonnement, récite le Pitié pour moi mon Dieu en guise de sermon. Cela fini, il sort rapidement au-dehors (extrait de la « Vie » de Celano).

Le texte précise que les sœurs ont compris la leçon et se sont repenties de leur idolâtrie envers François, mais tout de même ! Je trouve cet épisode extraordinairement illustratif de ce que peut être le sens de la minorité. Lorsque, à la demande de groupes divers, nous sommes amenés à intervenir plus ou moins publiquement, nous avons à cœur de ne pas décevoir les attentes, de « donner du contenu », d'être à la hauteur. Sinon, que va-t-on penser de nous ? Enseignants, avons-nous « donné à manger » à nos élèves ou à nos étudiants ? Et François nous dit, en quelque sorte : « qu'importe ce que l'on pense de vous ? Le meilleur discours que vous pouvez faire, c'est l'exemple de votre vie. »

Enfin, dernière vertu franciscaine, mais dont elle n'a absolument pas le monopole (comme pour toutes les autres d'ailleurs) : la fraternité. Quand je vois toutes les initiatives de l'Église aujourd'hui, je pense, personnellement, que notre Église est largement fraternelle. Ce serait très injuste de penser le contraire, quand on voit les engagements en Église dans cette paroisse de N.D. d'Espérance ou dans les paroisses environnantes : point rencontre, Église verte, petits déjeuners, hiver solidaire, ateliers de langue françaises pour les migrants, ou quand on considère le travail de tous les mouvements d'Église, Secours catholique, CCFD, conférence St Vincent de Paul, etc. : oui, l'Église est fraternelle dans ses *actes*, et c'est l'essentiel, mais elle ne l'est peut-être pas toujours dans ses *jugements*.

Car pour certains d'entre nous — et je ne m'en exclus pas — la critique est facile, le jugement est toujours prêt à jaillir, surtout dans le climat actuel. Et de ce point de vue

encore, François peut nous aider à garder la distance avec tout ce qui nous choque chez les autres. Dans sa règle de 1223, il donne ce conseil un peu inattendu : « *Et que tous les frères soient vêtus de vêtements vils et puissent les rapiécer de sacs et d'autres pièces, avec la bénédiction de Dieu. Mais je les avertis et je les exhorte à ne mépriser ni juger les hommes qu'ils voient vêtus de vêtements raffinés et colorés, user d'aliments et de boissons délicats, mais plutôt que chacun se juge et se méprise soi-même.* » : quelle leçon ! se convertir soi-même avant de monter au créneau. Plus facile à dire qu'à faire !

Par ailleurs, la fraternité, c'est le contraire de la bulle, cette bulle qui nous pousse, sans que nous en soyons forcément conscients, à rester entre nous : entre « intellos » ou entre personnes fuyant les intellos comme la peste ; entre militants de base ; entre politiquement compatibles ; entre « bien-pensants » ou entre rebelles, etc. La fraternité n'est pas un repli communautariste. Comme l'écrit le frère franciscain Michel Hubaut, elle est « *communion fraternelle dans la différence. Un peu comme chaque note de musique ne prend toute sa valeur qu'à l'intérieur d'une partition musicale* ». La première Règle de l'Ordre des frères mineurs est claire à ce sujet ; évoquant ce que doit être l'attitude des frères lorsqu'ils sont sollicités par l'extérieur, François écrit : « *Et que quiconque viendra à eux, ami ou adversaire, voleur ou brigand, soit reçu avec bienveillance. Et partout où st les frères, et en que lieu qu'ils se rencontreraient, ils doivent se recevoir spirituellement et avec affection, et s'honorer les uns les autres sans murmurer.* » On y revient : frères brigands, frère loup, frère sultan...

Pour une Église joyeuse et émerveillée

Reconnaissons que dans certaines de nos paroisses, l'ambiance, au cours des célébrations est plutôt morose ! Recueillie, dira-t-on. Certes, mais parfois il faut bien scruter les visages pour y déceler la joie et l'émerveillement d'être aimé de Dieu ! Force de l'habitude, peut-être, mais aussi, je pense, pudeur et même timidité. Vous avouerais-je ma propre gêne de timide lorsque, à la fin de la messe de Pâques, chacun est invité à cette salutation mutuelle joyeuse avec ses voisins : « *le Christ est ressuscité* », réponse : « *il est vraiment ressuscité* »...

Il ne s'agit pas pour autant de faire spectacle d'une joie naïve, artificielle, qui passerait par-dessus les souffrances humaines. Mais on est tenté de dire que cette morosité visible dans les messes est un obstacle à la qualité de l'image de l'Église et qu'elle contribue peut-être à écarter beaucoup de jeunes de nos messes, ou à ne leur donner aucune envie d'y participer. Mais je pense que le problème est plutôt à l'intérieur de nous, que peut-être notre pudeur nous empêche de donner toute sa place au Seigneur, d'entrer dans l'émerveillement et la louange.

En quoi, ici encore, l'héritage de saint François peut-il nous éclairer, éclairer notre Église ? François était un homme inlassablement émerveillé, et dans son sillage, la spiritualité franciscaine est, fondamentalement, une spiritualité de l'émerveillement. Ce que le saint nous a laissé dans ce domaine est sans doute le célèbre *Cantique des créatures*, composé peu de temps avant sa mort, alors même qu'il était presque aveugle : François vibrerait intérieurement devant la création, avec ce qu'elle a de lumineux, avec le jaillissement du soleil, la beauté des étoiles, de la lune, la force du vent, la générosité de la terre-mère, mais il vibrerait plus encore avec la grandeur de Dieu, son amour débordant, son don gratuit.

Cet émerveillement n'est pas une contemplation béate. Il est, en profondeur, une expérience spirituelle, une adoration, un élan mystique, qui naît, parfois, de la nuit. François, qui a connu dans sa vie d'intenses souffrances physiques, et parfois morales,

sait ce qu'est la nuit (tout comme notre Église sait ce qu'est la nuit) , mais il en retient bien moins sa phase obscure que ses clartés, ses germes d'espérance. C'est de la nuit de sa cécité presque totale que surgit l'inspiration fulgurante du *Cantique*. Là que l'adoration éclate, que l'émerveillement prend le pas sur la douleur, et que sa louange est la plus intense : « Loué sois-tu mon Seigneur », (*Laudato si mi signore*).

Splendeur de la création, fraternité cosmique et humaine, autant de motifs d'émerveillement de louange, d'espérance, que les pires drames de ce monde, si l'Esprit nous y rejoint, ne sauraient anéantir. Notre Église est-elle prête à partager cette espérance dans les moments que nous traversons ?

Individuellement comme collectivement, ce n'est pas facile. Au fond, L'émerveillement, la louange, restent parfois dans notre gorge dans les moments d'épreuve. Il est facile de s'y abandonner quand tout étincelle autour de nous, quand les paysages qui nous entourent sont somptueux, lorsque le soleil brille, lorsque nous sommes en forme : pas de mal au ventre, pas de COVID, pas de maladie handicapante, pas de guerre à nos portes...

Et pourtant, oui, le Christ et à sa suite saint François nous invitent à espérer. Espérer pour nous-mêmes, et pour cela, sortir de nous, nous *décentrer* : la louange, c'est « l'anti-selfie », l'antidote au narcissisme ; parfois il est important d'interrompre la contemplation de son nombril pour trouver en nos frères et sœurs l'énergie d'avancer. Et espérer pour le monde, notamment à partir de ce que l'on peut attendre des jeunes générations. Dans son discours de réception du prix Nobel de la paix le pasteur Martin Luther King s'écriait en 1964 :

Je refuse d'admettre que l'humanité ne soit qu'une épave ballottée par l'océan de la vie. Je refuse d'admettre que l'humanité soit si tragiquement vouée à la nuit privée d'étoiles du racisme et de la guerre, que l'aube brillante de la paix et de la fraternité ne puisse jamais poindre. Je crois que la vérité désarmée et l'amour désintéressé auront le dernier mot dans le monde des réalités.

Notre Église a besoin de cette espérance, et elle a besoin, sans être pour autant naïve, sans ignorer les drames alentours et y porter remède, elle a besoin d'optimisme et de créativité.

Saint François est souvent décrit comme un poète qui s'émerveille, comme « un pauvre qui chante », ou comme (c'était son expression) un « jongleur de Dieu ». Comme un artiste en quelque sorte. Et à ce propos, je voudrais vous citer un extrait d'un article de l'écrivain Frédéric Boyer dans le supplément hebdo *La Croix* de cette semaine :

Bernanos a émis un jour une surprenante requête : « L'Église n'a pas besoin de critiques, mais d'artistes ». L'artiste, écrit Boyer, ne craint ni la contradiction, ni le caractère problématique de ce monde. Il risque son regard sur la beauté du monde mais aussi dans la contemplation de nos erreurs et de notre déchéance. Bernanos, en réclamant des artistes pour l'Église, savait qu'on ne réformerait les vices de l'Église qu'en l'ouvrant à davantage de vie et de création, au risque de l'interprétation critique de nos valeurs sclérosées. Notre pape a pris le nom de François en référence à celui qui fut un artiste du dénuement et de l'humilité et un poète, pour veiller sur les corps et les âmes, dans leurs errements comme dans leurs aspirations, et non pour les dominer. Pour moi, c'est l'horizon de l'Église à venir.

On pourrait ajouter qu'un horizon souhaitable pour l'Église serait que nous soyons capables de nous souvenir qu'il existe autre chose que cette ivraie (très réelle) que nous jettent à la figure les médias et l'Église elle-même, pour savoir regarder et s'émerveiller du bon grain qu'elle contient. J'étais il y a quelques semaines invité par le pôle jeune de

la Mission de France dans un long week-end d'échanges et de prière au carmel de Mazille, près de Macon. Et je me souviens avoir été bouleversé par la concentration l'engagement et l'intensité de la foi de ces jeunes par ailleurs pleins de vie. Et je me souviens d'avoir été comme transpercé par une sorte de révélation, en me disant : « Est-ce que tu te rends compte de la chance que tu as d'être ici avec eux, dans ce creuset d'espérance, ce creuset plein d'or, cette merveille, peut-être très minoritaire mais bien réelle, de l'Église » ? Oui, j'étais bouleversé, et j'ai compris que jamais les tribulations de notre Église ne pourraient effacer ces germes-là d'espérance. *L'Église c'est aussi cela !* Quand je dis le « que ton règne vienne » du Notre Père, je comprends qu'il est déjà là, ici et là, dans ces groupes de jeunes, comme dans tous ceux qui, la nuit, font des maraudes dans nos villes, accueillent chez eux des exilés, donnent de leur temps et de leur nécessaire pour les plus démunis.

Pour terminer, je voudrais... commencer ! Tout proche de sa mort, François prononça ces paroles, vraiment extraordinaires pour un homme au « bilan » aussi impressionnant : « *Mes frères, commençons à servir le Seigneur, car nous n'avons pas fait grand-chose jusqu'ici.* » Quelle leçon d'humilité pour ceux d'entre nous qui penseraient n'avoir pas trop démerité dans leur existence ! Tout est toujours à entreprendre, à recommencer. Nos cheveux blancs ne nous empêchent pas d'être de perpétuels *débutants* et c'est tant mieux ! Loin d'être à jeter par-dessus bord, notre Église, même en ruines est, me semble-t-il, toujours à construire, à reconstruire, à recommencer.